

cas non recensés. Or, là-bas, dit-elle, peu de personnes admettent être atteintes du sida, et plusieurs médecins ne communiquent même pas aux patients leur diagnostic de séropositivité.

«Je craignais d'arriver en Occidentale, en experte, dit-elle. Et je me suis vite rendu compte que je ne connaissais ni la situation, ni la problématique burkinabé.»

Ces stagiaires sont parmi les trente premiers à avoir bénéficié du programme d'expérience de travail à l'international, lancé par le Centre canadien d'étude et de coopération internationale (CECI) l'automne dernier. En conférence de presse, des représentants du CECI, de l'Agence de coopération et de développement international (ACDI), accompagnés du ministre fédéral du Développement des ressources humaines, Pierre Pettigrew, faisaient hier le bilan du programme.

Les projets prévoient le parrainage des stagiaires par différentes entreprises canadiennes faisant affaire à l'étranger. Ainsi, Nicolas Tremblay, diplômé de l'École polytechnique, a collaboré avec Microturbines, qui produit de l'équipement hydroélectrique. Basé au Nicaragua, Nicolas a donc fait de la prospection de marché, de clients potentiels, l'évaluation de la concurrence. Un représentant de son entreprise marraine, Robert Lévesque, a fait valoir hier que son entreprise avait plus de difficulté à faire affaire au Québec qu'à l'étranger. De plus en plus, dit-il, les entreprises ont donc besoin de personnel ayant une expertise internationale et une capacité de faire plusieurs choses en même temps.

Pour sa part, le ministre Pettigrew a fait valoir que «de plus en plus d'entre nous devront gagner leur vie à l'extérieur de nos frontières». Les stages du CECI font partie de la stratégie emploi-jeunesse du ministère de M. Pettigrew.

«Je suis consciente que cela prend plusieurs générations pour changer le monde, dit Alice, mais je crois que des efforts valent la peine d'être faits en ce sens. On peut avoir des critiques négatives à faire sur la coopération internationale mais trouver qu'il vaut la peine d'y participer quand même.»

Gaston Kaboré, la tradition orale et le cinéma africain

Le Devoir: Culture Vendredi 20 mars 1998 B11

Tremblay, Odile

Il vient d'un pays qui s'est imposé comme le chef de file de l'Afrique noire en matière de cinéma, un pays qui orchestre un important festival de septième art africain. Il s'appelle Gaston Kaboré et accompagne au Québec Buud Yam, sa dernière oeuvre qui, à l'instar du conte d'un griot, raconte le voyage initiatique d'un jeune homme en quête d'un remède miraculeux dans l'Afrique du XIXe siècle. Le film sera sur nos écrans vendredi prochain et nous entraîne dans un autre monde comme un vent de simoun.